

## FLEUR-DES-PRÉS



SE JETANT A SES PIEDS, IL LUI DIT.—Page 132, col. 2

Elle était si jolie, qu'on l'avait surnommée Fleur-des-Prés.

Si vous l'aviez connue, certes, vous eussiez ratifié ce doux nom.

Elvire de B... appartenait à une famille des plus distinguées de notre province de Québec. Elle faisait la joie de sa famille par sa bonne humeur inaltérable, sa gentillesse, sa grâce.

De goûts simples et modestes, elle coulait une vie heureuse et paisible, ne songeant qu'à rendre service à chacun, à consoler ceux qui souffrent, à soulager la misère des pauvres.

Il fallait entendre le concert de louanges et d'actions de grâces de ces préférés du bon Dieu—ses préférés à elle !—quel plus bel éloge pourrions-nous en faire ?

Elle n'avait point passé inaperçue... mais son âme, d'une trop grande élévation, avait soif d'un amour absolu.

Sa bonté lui avait attaché une amie d'enfance, dont l'intérieur, malheureusement, laissait à désirer. Aussi, sacrifiait-elle des semaines, des mois, à cette amie éprouvée.

Il arriva ce qui devait arriver : le mari de cette dernière s'éprit d'Elvire et ne recula pas devant les moyens les plus infâmes, jusqu'à faire abus de sa force !

Pauvre enfant, si pure !...

C'est à cette époque que survint un incident devant fixer la vie d'Elvire.

Un témoin involontaire de son malheur se sentit attiré vers elle. Oh ! que d'accents émus il sut trouver en son cœur pour calmer la douleur de la jeune fille !

Que de paroles venues du plus profond de l'âme il lui dit, pour lui rendre courage !

Gaston avait quelques années de plus qu'elle. D'une excellente famille, son éducation avait été brillante. Lui aussi avait un cœur brûlant de tendresse : il était capable de donner son sang pour un principe, pour une personne aimée : il le prouva, en exposant sa vie pour elle.

Une douce intimité s'établit entre ces deux grands cœurs.

Ecrivait-il ?—Il recourait à son bon goût, à son jugement, s'en rapportant entièrement à ce qu'elle déciderait, bien qu'elle s'en défendit toujours avec grâce.

Allait-elle soulager une misère ? Avec quelles douces inflexions de tendresse elle lui disait :

—Je vous prends pour mon chevalier servant : voulez-vous m'accompagner ?

La réponse n'était pas douteuse.

Chaque jour, chacun des instants où ils pouvaient se voir, les faisait s'estimer davantage. Elle avait des qualités supérieures, elle était intelligente autant que belle. Son égalité d'humeur, sa douceur ne manquant point, cependant, de fermeté, en faisaient un trésor inappréciable. Pieuse autant que belle, mais d'une piété éclairée, sans bigotisme, elle plaisait partout, elle avait de la bienveillance pour tous.

Et un jour, Gaston, arrivant auprès d'elle, ne put résister aux élans de son amour.

Se jetant à ses pieds, il lui dit :

—Elvire !... vous si bonne pour ceux qui souffrent, me repousserez-vous ?... Je n'ai pu vous voir chaque

jour, vivre à côté de vous, respirer cet air que vous parfumez de vos vertus, de vos grâces, sans me sentir atteint au plus profond de mon âme... Je vous aime, ô ma douce amie !... oh ! pardonnez cette hardiesse, mais je ne puis plus garder ce secret : je vous aime, oh ! que je vous aime !... M'en voulez-vous, dites ?...

L'aimable jeune fille parut chanceler sous le coup de l'émotion. Portant la main à son cœur, elle sembla vouloir en comprimer les battements tumultueux, puis, abaissant son doux regard vers Gaston :

—Moi aussi, Gaston, je vous aime !... laissa-t-elle tomber de ses lèvres comme un suave murmure.

O moment de douce ivresse !... O bonheur incomparable, auquel s'abandonnèrent les deux fiancés !

Dès cet instant, ils ne vécurent plus que l'un pour l'autre. Ne négligeant aucun de leurs devoirs, ils restaient, chacun dans sa sphère, la consolation du pauvre, jusqu'à ce que, jour béni ! Dieu les unit par les doux liens du mariage.

\*\*\*

Et le mauvais, qui avait voulu la flétrir ?

Quelque temps après, Dieu eut son tour. Cet homme fut atteint de tels châtements, que sa vie ne fut plus qu'une série de tortures morales et physiques.

Car si Dieu récompense la vertu, il trouve toujours le moyen de châtier le vice.

*Jimmie Picard*

## LE DÉVOUEMENT

Ceci est extrait d'un ouvrage plus important intitulé : *Chasseurs d'esclaves*. Ouvrage dans lequel on raconte les aventures de deux Français qui voyagent dans l'Afrique.

Paul est un missionnaire qui vient porter la parole évangélique aux peuplades nègres ; il est toujours suivi par son père adoptif, un ancien colonel d'artillerie. Ils traversent le Sahara, et leurs compagnons de route sont presque tous morts. Le simoun, ce grand vent du désert, fait chaque jour de nouvelles victimes ; et nos héros sont sur le point de mourir, lorsque Paul va encore accomplir un acte de dévouement pour sauver un de ses camarades de route.

Le lendemain, un vent fort commença à souffler, soulevant des nuages de poussière qui entraient dans la bouche et dans les yeux. Les tourbillons de sable s'élevaient, obscurcissant l'horizon. C'était le simoun, ce vent fort, chaud, accablant, qui fit de si nombreuses victimes et qui est si redouté des voyageurs dans le Sahara.

Cette journée fut marquée par la mort de plusieurs compagnons de voyage ; la soif devenait intolérable par cette chaleur tropicale, le sable entraient dans les narines et rendait la respiration impossible ; les larges outres, pendues aux flancs des chameaux, furent vidées d'une grande partie de leur contenu. Et le vent soufflait, soufflait toujours, soulevant d'épais nuages de fine poussière rougeâtre qui vous aveuglait, desséchait votre bouche et rendait la respiration très pénible ; les chameaux ne couraient plus avec la même rapidité, et le vent impitoyable soufflait, soufflait encore, soufflait toujours.

Chaque jour, l'horizon était obscurci par le sable qui s'élevait comme l'encens en fumée dans l'encensoir de l'enfant de chœur. Chaque soir, on avait à déplorer la mort d'un compagnon de route, la longue file de chameaux devenait de moins en moins longue, et le vent ne cessait pas son œuvre destructrice, il soufflait avec la même impétuosité et la même force.

Un soir, les voyageurs se comptèrent et de toute la caravane il ne restait plus que quatre personnes : Paul, le colonel, le chasseur africain et le chef de la caravane.

Ils attendaient, eux aussi, la mort. Elle ne pouvait manquer d'arriver bientôt, car ils étaient rendus de fatigue, de soif et de désespoir. Ils avaient bien conservé un peu d'eau dans leur outre, pour suprême ressource, pour dernier espoir, ils ne voulaient point